

LA CÉRAMIQUE, LES CONTEXTES MIXTES, LES IDENTITÉS

UNE INTRODUCTION AU COLLOQUE



MARIO DENTI

Le colloque international *Pour ne pas tourner autour du pot? La céramique dans les contextes archéologiques « mixtes »*. *Questions de méthodologie, typologie et terminologie* s'est déroulé à l'université Rennes 2 les 17 et 18 mai 2013¹. Sa raison d'être résidait dans la volonté de réunir des jeunes chercheurs travaillant sur une thématique commune, convaincu de l'importance de leur donner une opportunité pour faire circuler leurs connaissances et leurs idées au sein de la communauté scientifique. D'autre part, l'occasion d'échanger et de discuter autour de nouvelles recherches en cours, développées dans des zones disparates de l'Europe, à travers des angles d'attaque, des écoles et des méthodologies différenciées, s'est révélée une expérience extrêmement enrichissante pour tous les collègues qui ont participé à ces journées.

La matière du colloque a été organisée en suivant un parcours géographique construit sur la diachronie, comprenant des cas d'étude allant de la fin de l'âge du Bronze à l'époque impériale. La première séance a été consacrée aux communications concernant la documentation propre à l'Italie du Sud et à la Sicile : la céramique de Pithekoussai et de Cumae (Francesca Mermati) ; les productions grecques et indigènes de l'Incoronata (Clément Bellamy et François Meadeb) ; la céramique grecque dans le sanctuaire indigène de Garaguso (Valentina Garraffa) ; la céramique grecque à Monte Sannace (Savino Gallo *et alii*) ; la céramique géométrique de la Sicile (Marco Camera). La deuxième séance portait sur la Gaule méditerranéenne et la péninsule Ibérique : la céra-

mique culinaire dans trois communautés coloniales, à savoir Marseille, Mégara Hyblaea et Apollonia di Pont (Laurent Claquin) ; les céramiques fines massaliotes entre Ligurie, Corse et Sardaigne (Eliana Piccardi) ; la céramique de cuisine en Gaule méditerranéenne (Anne-Marie Curé) ; la céramique estampée du Sud-Ouest de la péninsule Ibérique (Gadea Cabanillas de la Torre). La troisième séance fut consacrée à l'Europe continentale : le mobilier céramique du fossé rhénan à la fin de l'âge du Bronze (Marie Philippe) ; la céramique indigène et romaine en vallée d'Aoste (Gwenael Bertocco) ; les céramiques fines de la Gaule interne au La Tène finale (Sylvie Barrier)².

L'un des objectifs de la rencontre a été celui de vérifier quel type d'impact – sur le plan des méthodes employées dans le travail quotidien du fouilleur et du céramologue, aussi bien que de l'approche théorique – le regard d'une nouvelle génération d'archéologues peut produire actuellement sur la compréhension d'un mobilier archéologique inscrit dans un contexte spécifique : celui des établissements dits « mixtes », où des gens, des savoir-faire, des comportements, des cultures, des idées, (plus ou moins) différenciés, se sont croisés, se sont confrontés, ont vécu ensemble, et ont parfois construit des réalités sociopolitiques et/ou culturelles nouvelles.

D'autre part, le choix de viser nos réflexions et nos interrogations sur un type spécifique de mobilier – le plus banal, si l'on veut, pour un archéologue : la céramique – reflète les préoccupations majeures de l'état actuel d'une recherche où, para-





3Mustaphas3, Si vous passez par là, off the track records, 1987 (© M. Denti)

« La céramique dans les espaces archéologiques « mixtes » » Mario Denti et Clément Bellamy (dir.) ISBN 978-2-7535-4781-0 Presses de Rennes - www.presserennes.fr



doxalement, la donnée la plus célébrée et la plus étudiée semble requérir une urgente mise au point sur le plan des approches théorique et pratique³. Aujourd'hui en effet, sous les coups de truelles d'une nouvelle génération de fouilleurs, les anciennes certitudes et les schémas historiques traditionnellement admis commencent à chanceler. La notion même de « contextes mixtes », suite à l'abandon progressif des approches classicisantes propres à l'étude de l'Antiquité, représente un terrain de travail plutôt récent en archéologie. Le choix de construire un colloque complètement orienté et géré scientifiquement par des jeunes chercheurs⁴, si d'un côté représente un véritable défi, de l'autre se révèle très cohérent, car il se construit autour d'une thématique, du point de vue historiographique, également « jeune ». Une thématique qu'il n'aurait pas été possible de proposer il y a encore quelques années.

Le titre de la rencontre révèle, je crois avec suffisamment de clarté, les objectifs de notre travail. Comme on essaiera de le voir de manière plus approfondie par la suite (dans un bref *excursus* que je développerai par rapport au milieu que je connais le mieux, le monde méditerranéen), il s'agissait en effet d'essayer de saisir quel type d'informations le mobilier céramique, mis au jour dans un site archéologique, peut fournir par rapport à une série d'horizons conceptuels et documentaires propres à un espace « multiculturel » – ou, si l'on préfère (avec un terme que personnellement je n'aime pas beaucoup), « multiethnique ». Il s'agit d'observations sur le fonctionnement socio-politique de la communauté concernée, sur l'idéologie manifestée par ces groupes, sur les techniques de construction et de production, mais aussi de questionnements concernant la sphère de l'identité.

L'angle d'approche de ces problématiques est fortement lié, il faut le souligner, au « matériel », puisque nous sommes persuadés qu'il y a actuellement encore un énorme travail à mener dans ce domaine de recherche. Il s'agit en effet d'exploiter – à la lumière des perspectives heuristiques qui sont en train de renouveler en profondeur notre perception de ces problèmes – les données archéologiques – les *realia* – de façon ponctuelle, cas par cas, dans l'objectif de contribuer à la construction de nouveaux paradigmes interprétatifs.

Cette démarche intellectuelle caractérise le travail de recherche que nous menons depuis quelques années au sein du Laboratoire d'archéologie et histoire de l'université Rennes 2 (LAHM), un travail consacré à l'étude comparative des méthodologies de terrain et des approches théoriques des différentes

écoles et équipes travaillant au sein de contextes archéologiques spécifiques, en essayant toujours de porter une attention particulière vers les relations dialectiques entre mobiliers et contextes de fouille. En ce sens, un premier colloque fut organisé en 2011 : *La céramique dans les contextes rituels. Fouiller et comprendre les gestes des anciens*⁵, tandis qu'une autre rencontre s'est déroulée en 2014, *Archéologie des espaces artisanaux. Fouiller et comprendre les gestes des potiers*⁶. Le colloque dont il est question ici s'inscrit donc avec cohérence dans un projet de recherche sur la longue durée, qui voit comme protagonistes et interlocuteurs des chercheurs provenant du monde entier, appartenant à des générations et à des écoles de pensée différenciées. Ce projet est à la fois nourri par les expériences de terrain de l'équipe de fouille active depuis douze ans sur le chantier archéologique de l'Incoronata, un site particulièrement fécond pour la production d'idées dans le domaine de la méthodologie de la recherche et de la fouille⁷.

ARCHÉOLOGIE DES CONTEXTES MIXTES DES « CONTACTS » AUX « INTÉGRATIONS »



Nous proposerons quelques brèves observations concernant des milieux caractérisés par la coexistence et l'interaction entre communautés grecques et non grecques en Méditerranée, chronologiquement inscrits dans la période proto-archaïque. Elles pourront servir comme traces pour l'approfondissement de parcours heuristiques applicables – *mutatis mutandis* – à tout autre contexte chronologique ou géographique, à développer éventuellement tout au long des travaux de notre colloque.

Il faut d'abord que nous nous interrogeons autour de la notion et de la nature des contextes mixtes, justement à travers le prisme de l'analyse du mobilier qui se trouve au centre des intérêts de ces journées : la céramique. Comme chacun le sait, ce type de contexte est actuellement au centre d'un important débat historiographique. Une série de découvertes de première importance – dans des sites longeant les côtes de nos mers, en Italie du Sud, en Gaule méridionale, dans la péninsule Ibérique, sur la mer Noire – a permis de reconnaître, et de commencer à mieux comprendre, l'existence de milieux où des Grecs et des non Grecs ont coexisté. La découverte de nouveaux sites, mais également la redéfinition interprétative d'autres déjà connus, ont progressivement



montré que, une fois dépassées les formules évolutionnistes d'« hellénisation » ou d'« acculturation », le paradigme « modes de *contact* »⁸ entre communautés différentes peut souvent glisser vers les notions plus complexes d'*interaction* et d'*intégration*⁹.

Dans ce type d'horizon contextuel, la culture matérielle et leur cadre culturel, identifiés grâce à l'activité de terrain, s'inscrivent dans une sorte de *no man's land*, que nous essayons aujourd'hui de mieux comprendre : un terrain d'« entre-deux », marqué par des situations que nous cherchons, non sans mal, à nommer à l'aide de termes comme « interculturalité », « mixité », « métissage », etc.¹⁰. Nous verrons toutefois que, dans cette même direction, il semble possible de marquer un moment ultérieur de progression, dans lequel nous nous demandons si une claire différenciation entre communautés coexistant dans un même espace était réellement toujours opérative, notamment dans des phases chronologiques – ou des espaces géographiques – où les processus de construction identitaire n'avaient pas encore été élaborés de manière définitive. La notion d'« entre-deux » présuppose en effet une dualité clairement définie : une situation, comme on le verra, qui ne caractérise pas tous les lieux ou les périodes considérés.

Il ne faut pas d'ailleurs oublier que le clivage épistémologique auquel nous assistons aujourd'hui dépend au moins de deux facteurs. D'un côté, certainement, cela est dû à de profonds changements intervenus dans les méthodologies de fouille, actuellement caractérisées par une finesse d'intervention et par un respect pour l'*ensemble* de la documentation archéologique autrefois inimaginables. La considération sur le même plan de tous les types de documentation mis au jour est finalement assez récente : le matériel lithique, la terre, les ossements, les restes fauniques et végétaux, mais aussi *toutes* les classes céramiques (par exemple, la céramique achrome ou l'*impasto* ont finalement assumé la même dignité heuristique, au sein des publications portant sur les périodes historiques, que la céramique figurée).

D'autre part, une nouvelle perception du monde ancien permet aujourd'hui de s'apercevoir que la dichotomie entre Grecs et non Grecs (pour citer un cas exemplaire) relève bien souvent – notamment dans des situations précédant le phénomène de consolidation des organismes politiques¹¹ – de *notre* vision moderne : une vision, nourrie de Positivism et des idéologies nationalistes, qui continue à utiliser des catégories propres de l'archéologie « classique » – ou, dans le domaine de la recherche historique, des périodes soi-dites « historiques » – pour essayer d'interpréter des phénomènes appartenant à des phases

chronologiques et culturelles que nous pourrions certainement mieux expliquer à travers le recours aux catégories interprétatives issues des sciences proto- et préhistoriques. En effet, de nouvelles perspectives épistémologiques ont découlé des approches historiographiques, montrant que les modèles heuristiques appartenant aux périodes archaïques et classiques n'étaient pas toujours appropriés pour expliquer des phénomènes relevant notamment des situations d'« entre-deux » et plus particulièrement pour comprendre des phases que traditionnellement nous appelons « pré- » ou « proto-archaïques », c'est-à-dire propres à des contextes précédant normalement le plein phénomène « colonial »¹², où l'archéologie a démontré le caractère culturellement composite. Ici, la notion même de « grécité » a changé profondément à nos yeux¹³.

La déconstruction des modèles hellénocentriques et évolutionnistes (dans le temps comme dans l'espace) a répondu – avec une intéressante coïncidence historique – à l'éclosion de réalités archéologiques voyant la coexistence de communautés différentes, bien plus riches et complexes de ce que l'on pouvait imaginer il y a seulement quelques années. Pensons par exemple au progressif et radical renouvellement de la lecture historico-archéologique des relations entre Grecs et indigènes qui étaient installés tout au long de la côte ionienne de l'Italie du Sud entre VIII^e et VII^e siècle av. J.-C., où des sites clés comme le Timpone della Motta dans la Siritide¹⁴, l'Incoronata dans le Métapontin¹⁵ ou l'Amastuola dans le territoire de Tarente¹⁶, vivent actuellement la même expérience d'une profonde transformation interprétative.

Ce n'est pas le hasard, d'ailleurs, si de nombreux chercheurs se posent aujourd'hui le problème – une fois que toute hiérarchie présumée entre un pôle qui produit une « acculturation » et un pôle qui la reçoit est tombée – de savoir comment aborder la documentation archéologique propre aux sites mixtes, là où l'attribution d'une production manufacturière à l'une ou à l'autre communauté peut représenter – à un regard pointu – un véritable dilemme. Dans ce *Small Mediterranean World* (pour paraphraser le titre du célèbre ouvrage d'Irad Malkin), différentes communautés – grecques comme *non* grecques – ont pu participer d'un réseau culturel commun, constitué de récits épiques, de narrations mythiques, de traditions héroïques, mais également de deux autres éléments clés pour comprendre les systèmes de fonctionnement de la sphère que nous aborderons dans ces pages, celui de la production, de la diffusion et de la consommation de la céramique : les technolo-



gies et les savoir-faire d'un côté, et de l'autre l'accès à la circulation des objets de prestige (céramiques, bronzes, premiers objets sculptés), susceptibles de véhiculer des images – et parfois des textes – porteurs de signes et de significations partagées.

Un cadre interprétatif qui semble se révéler plus approprié à la complexité des situations « pluri-communautaires », semble donc celui de l'*interaction* et de l'*intégration*. Il s'agit de notions peut-être mieux à même de décrire des phénomènes issus d'un partage de connaissances, expériences, technologies, idéologies : des instruments qui contribuaient à la construction d'un horizon culturel perçu de manière collective¹⁷, dans une dimension multicommunautaire que nous ne pouvons plus désormais appeler « multiethnique »¹⁸, si les *ethne* n'étaient pas encore définitivement formés. Ici, les difficultés à reconnaître l'une ou l'autre sphère (grecque/non grecque) deviennent forcément plus importantes, justement puisque les deux sphères étaient *a priori* bien plus « mélangées » de ce que l'on a pu autrefois penser¹⁹.

Notre discours – comme on le voit – est en train de glisser sur le terrain d'une autre notion clé à évoquer dans ce parcours, celle de l'identité.

CÉRAMIQUES ET IDENTITÉS MODÈLES *A POSTERIORI* ET MIXITÉ *A PRIORI*



Ce type d'horizon heuristique, qui permet actuellement d'employer en archéologie des notions empruntées à la tradition des études anthropologiques, comme « hybridité » ou « métissage » (des termes que nous verrons plusieurs fois utilisés dans les pages de ce livre), évoque une autre problématique qui doit rester bien présente, en filigrane, tout au long de nos travaux : l'identité. Il s'agit certainement de l'une des notions clé sur laquelle – de manière plus ou moins consciente – tous les discours élaborés autour de notre thématique se construisent.

Sans revenir sur les aspects historiographiques de cette problématique, il me semble nécessaire qu'une distinction précise doit être prise en considération au préalable. Avant tout approfondissement archéologique d'une situation de mixité, il s'avère fondamental, à mon avis, de se poser la plus banale des questions historiques : quel horizon historico-géographique caractérise notre contexte archéologique, et dans quel cadre politico-institutionnel nos données s'inscrivent ? En simplifiant au maximum, il s'avère essentiel de distinguer, en premier lieu, si notre étude

concerne des moments, ou des contextes, caractérisés par une claire émergence des identités (grec/non grec ; étrusque/non étrusque ; œnôtre/non œnôtre), ou bien des moments, ou des contextes, où cette émergence se révèle plus nébuleuse.

Les questions de fond qui sont derrière ces deux types de situations peuvent se résumer ainsi : le mobilier céramique que nous abordons relève-t-il – ou non – d'un cadre archéologique et chronologique où les individus ont développé des instruments pour élaborer, définir, négocier, leur identité ? Dans quelle mesure les processus de construction identitaire – élaborées de façon autonome ou réciproque, entre une ou plus communautés – étaient-ils en cours ? Et, vice-versa, comment ce type de documentation archéologique permet de détecter ces phénomènes²⁰ ?

Pour les périodes que nous appelons traditionnellement « historiques »²¹ – marquées par la consolidation des entités *politiques* de la Méditerranée, les villes-État et les *apoikiai* de l'Archaïsme – la lecture de ce type de données apparaît assez claire et linéaire. Dans cet horizon historico-culturel, les formes et le répertoire décoratif de la céramique sont désormais établis, organisés par classes, reconnaissables par écoles clairement différenciées : ils sont devenus des indicateurs solides et efficaces des manifestations identitaires.

Les contextes où cette distinction n'est pas si nettement discernable se montrent un peu plus problématiques. Ici, les caractéristiques de la documentation matérielle, révélant souvent les traits propres de traditions artisanales distinctes, nous embrouille les cartes du jeu. Toutefois, une fois inscrites dans une perspective multiculturelle et non dichotomique, elles peuvent commencer à devenir plus claires. Ce phénomène peut être observé, en céramologie, entre des productions grecques et non grecques, mais aussi entre des productions grecques et d'autres productions grecques : les étonnantes créations « multi-stylistiques » des ateliers céramiques proto-coloniaux de l'Italie méridionale et de la Sicile (notamment à Incononata et à Mégara Hyblaea)²², ou les complexes créations « gréco-étrusques » des céramistes de la Grèce de l'est actifs en Étrurie à l'époque orientalisante²³, en représentent les exemples les plus significatifs.

Le phénomène historique de la construction des identités des communautés qui ont sillonné la Méditerranée à l'époque proto-archaïque – si bien photographié dans les récits homériques²⁴ – peut se comprendre si nous l'inscrivons dans un cadre multiculturel, appuyé sur des réseaux marqués par une connectivité fortement articulée et dotée de



significations idéologiques précises²⁵, lequel a été efficacement décrit comme un système basé sur un *network* complètement décentralisé²⁶. Au début de la mise en place de ce système, extrêmement fluide dans le temps comme dans l'espace, il devient pour nous difficile de décrire ces Grecs, ces Étrusques, ces Phéniciens, ces Cénôtres (des communautés dont les noms sont issus des sources *historiques* postérieures), comme des groupes déjà dotés d'une forme identitaire constituée, et par conséquent clairement reconnaissable, selon une logique de type fondamentalement « nationaliste ». Cette phase, comme cela a été souvent souligné²⁷, est justement caractérisée par la *formation* des processus identitaires : des processus, à l'époque encore *in fieri*, que les historiens grecs avaient d'ailleurs très bien compris, quand ils notaient que la notion même de « grécité » était encore loin d'être effective²⁸.

Ce n'est donc pas par hasard si pratiquement tous les éléments appartenant au langage de la communication interculturelle ont été « inventés » – dans l'objectif premier de consolider ce grand défi historique des élites méditerranéennes – exactement au VIII^e siècle av. J.-C. Il s'agit de la période où des phénomènes décisifs pour la construction des identités (territoriales, régionales, politiques, culturelles²⁹) des aristocraties méditerranéennes commencent à se manifester, pratiquement au même moment : la diffusion de l'alphabet ; l'élaboration et la rédaction de récit épiques ; la construction des réseaux narratifs de type mythologique ; l'implantation des cultes et des généalogies héroïques ; le développement de la sphère du sacré ; la construction des espaces urbains ; l'élaboration d'un langage figuratif de type naturaliste et narratif, lequel, grâce à la consolidation progressive d'une série de répertoires iconographiques et de déclinaisons stylistiques, a pu être immédiatement reconnu comme le reflet, et à la fois le véhicule *identifiant* d'une école, d'une communauté, d'une culture. Il s'agit – il faut d'ailleurs le souligner – d'un phénomène qui voit comme protagonistes les élites grecques et les élites non grecques.

Dans des contextes archéologiques appartenant à ces phases-charnières (ou à ces régions-charnières), notre perception de l'existence d'une conscience identitaire de la part de ces communautés, devient donc fortement plus fragile. Dans ce cadre spécifique, nous proposerons quelques interrogations auxquelles les pages suivantes chercheront de fournir quelques réponses par le biais de l'étude de la documentation céramique, donnant en même temps raison aux différents thèmes évoqués dans le titre initial de notre

colloque (« Questions de méthodologie, typologie et terminologie »).

Des questions directement liées au mobilier céramique, d'abord, peuvent être ainsi posées : comment appréhender la céramique dans ce type de contexte ? Comment concevoir l'organisation de la matière étudiée ? Par exemple, comment élaborer, dans un contexte mixte, une typologie céramique cohérente : par formes, selon la classification traditionnelle par typologies ? Ou autrement par destination ? Ou par dépendance de l'une ou de l'autre sphère productive des deux communautés ?

Et, par conséquent, comment nommer les pots ? Quel vocabulaire utiliser ? Nous sommes bien conscients que le seul que nous avons à disposition aujourd'hui est le vocabulaire grec : mais est-il toujours adapté à décrire la culture matérielle de ces communautés mixtes ?

Quels critères, quelles logiques pouvons-nous décerner à la base de l'adaptation et de la sélection de formes, des motifs décoratifs, des techniques ? Quelle était la direction de ces processus adaptatifs et/ou sélectifs ? Sur quels plans des phénomènes de réciprocité ont pu se manifester ? Au niveau de la fonction des objets, est-il possible de reconnaître des décalages dans le maniement de cette poterie en relation aux utilisateurs appartenant à l'une ou à l'autre communauté ?

Revenons maintenant aux problématiques identitaires. Chaque fois que nous déclarons nous retrouver face à un contexte mixte, justement sur la base de l'attribution (traditionnelle) de la céramique « grecque » à des individus grecs et de la céramique « non grecque » à des individus non grecs, ne risquons-nous pas de recourir à un raisonnement de type circulaire ? Cette déclaration présuppose en effet la certitude que le destinataire – l'utilisateur – d'un vase, correspond au même milieu ethnico-culturel que celui de l'artisan qui l'a fabriqué. Or, nous savons que cela est vrai seulement en partie³⁰. Par ailleurs, cette déclaration présuppose également l'existence d'une dualité clairement définie : une situation – comme nous venons de le voir – pas toujours et partout vérifiable.

Par conséquent : quand nous parlons, en archéologie, de « transculturalité » ou d'« interculturalité », ne risquons-nous pas de nous appuyer – dans de genre de cas, bien entendu – sur des critères de type identitaire *a posteriori*, c'est-à-dire propres à des phases ou à des régions caractérisées par des identités déjà définitivement établies (et donc reconnaissables) ?

La lecture d'un terrain que nous décrivons actuellement comme d'« entre-deux », pourrait-elle devenir



plus appropriée si cette approche dualistique laissait la place à un modèle heuristique construit sur l'idée d'une mixité caractérisée par un partage et une réciprocité existantes *a priori*? Dans cette perspective, ce que certains ont appelé des *creative misunderstandings* ne seraient pas toujours le fruit d'un processus linéaire se développant dans le temps *suite* à la rencontre entre communautés diverses (« devant »)³¹, mais le résultat d'une situation de partage *déjà* partiellement existant au moment de leur premier contact (« derrière »)³².

Pour arriver alors au noyau du problème, sur le plan de la *praxis* archéologique : dans le cadre des phases qui précèdent la consolidation des procès identitaires – et qui ont contribué à la réaliser –

sur quelles bases heuristiques, et en même temps sur quelles interprétations des *realia*, pouvons-nous légitimement reconnaître un horizon archéologique « mixte »?

Comme nous pouvons le voir, les interrogations que nous avons voulu ici présenter, en guise de terrain de jeu sur lequel bâtir notre rencontre, ne représentent qu'une partie réduite des enjeux et des problèmes qui se présentent devant nous. Dans cette perspective, la volonté de proposer des cas d'étude et des parcours de réflexion spécifiques et à chaque fois issus de la documentation archéologique, s'inscrit dans l'objectif déclaré de mettre à la preuve des *realia* le renouvellement actuel de nos modèles interprétatifs.

NOTES

1. Le colloque a été rendu possible grâce à la collaboration de notre laboratoire d'archéologie, le LAHM, de l'UMR 6566 CReAAH, de l'université Rennes 2, des écoles doctorales françaises et européennes concernées, institutions que nous voulons vivement remercier.
2. Les communications de F. Mermati, E. Piccardi et G. Bertocco sont malheureusement absentes des actes de ce colloque, pour des raisons liées aux agendas personnels et professionnels des auteurs.
3. Pour un récent bilan critique et historiographique : DENTI, 2013c.
4. Le colloque a été conçu et organisé par Clément Bellamy, doctorant sous ma direction, et moi-même.
5. Sous la direction de M. DENTI, M. TUFFREAU-LIBRE, Rennes, PUR, 2013.
6. Sous la direction de M. Denti et M. Villette.
7. DENTI, 2013a.
8. *Modes de contact*, 1983.
9. *Ibridazione ed integrazione in Magna Grecia. Forme modelli dinamica*, Convegno di Studi, Taranto, settembre 2014.
10. Une discussion récente dans MALKIN, 2011, p. 45-48, et BATS, à paraître. Voir également l'article de L. Claquin dans ces mêmes actes.
11. OSBORNE, 1998.
12. TSETSKHLADZE, HARGRAVE, 2011.
13. OSBORNE, 1998; YNTEMA, 2011.
14. ATTEMA, 2008.
15. DENTI, sous presse. DENTI, 2015.
16. BURGERS, CRIELAARD, 2007.
17. FINKELBERG, 2005.
18. MALKIN, 2011, p. 13.
19. DENTI, 2009.
20. BATS, 2010.
21. Une discussion récente sur ce thème, en termes archéologiques, dans DENTI, 2015.
22. VALLET, VILLARD, 1964; ORLANDINI, 1988; DENTI, 2000.
23. GIULIANO, 1963; MARTELLI, 1987.
24. MALKIN, 1998.
25. HELMS, 1993.
26. MALKIN, 2011.
27. HARTOG, 1996; MALKIN, 1998.
28. « Homère n'utilise pas non plus l'expression de Barbares, pour la raison qu'il n'y avait pas encore, à ce qu'il me semble, une seule expression correspondante pour les Hellènes. » (Thucydide I, 3, 3.)
29. MALKIN, 2011, p. 18-19 (avec bibliographie).
30. DIETLER, HERBICH, 1994; BATS, 2010.
31. MALKIN, 2011, p. 46.
32. MÜLLER, 2002; DENTI, 2009; TSETSKHLADZE, 2012.

